millions. Les sels viennent en réduction de 6 millions et les douanes de 2 millions, comparativement au premier trimestre de 1862.

Seul dans la presse parisienne le journal la France croit à la sincérité, à l'efficacité de l'amnistie polonaise. Cependant son approbation est mitigée :

« Nous sommes loin, dit M. Garcin, de voir dans cet acte la réalisation de nos vœux pour la Pologne, et nous y trouvons des lacunes sur lesquelles nous aurons à revenir quand le texte nous en sera connu ; mais c'est un commencement, un point de départ dont la diplomatie pourra profiter pour obtenir du czar le complément de l'œuvre commencée par lui, et des concessions plus larges de nature à pacifier entièrement les provinces soulevées. »

Il faudrait pourtant bien sortir de ce cercle vicieux. Des concessions ? Encore une fois, la Pologne n'en veut pas ; elle n'en peut accepter que sous peine de déshonneur. La Pologne s'est levée et soulevée pour reprendre parmi les nations la place qui lui est due.

Hors de ce résultat, tout ce qu'on propose est impossible. Le czar Alexandre II dégageant la Pologne des liens qui l'étreignent, voilà où serait la véritable grandeur. Eh bien, que signifie l'amnistie ? Juste le contraire de cette restitution d'une nationalité volée. Si la France ne voit pas cela, c'est qu'elle a des écailles sur les yeux.

Les démentis pleuvent dru comme grêle sur le Silex à propos de ses prétendues chroniques électorales. En voici un qui lui est envoyé par le ministre de l'intérieur :

« Le Silex ayant rapporté, d'après un journal breton, une anecdote contournée, où l'on faisait intervenir M. le préfet de la Vienne, un communiqué lui apprend que l'Union de l'Ouest et la Gazette de France sont déferés aux tribunaux à raison du même article. »

Le Silex en est, lui, quitte pour la peur.

Le CONSTITUTIONNEL s'occupe du voyage de S. M. Abdul-Azis en Egypte, il félicite le sultan de ses sympathies pour le canal de Suez.

« On peut regarder, dit-il, dès aujourd'hui cette grande entreprise comme achevée. Dans quelques semaines l'ancien canal des Pharaons, le canal d'eau douce, sera complètement terminé, et quelques mois seulement nous séparant de l'époque où les eaux de la Méditerranée se confondront avec celles de la Mer-Rouge par le canal maritime. »

La France a eu l'initiative de cette grande entreprise, elle en recueillera l'honneur.

Le profit sera pour tous les peuples. »

Il arrive tard, le Constitutionnel dans les discussions ; mais en revanche il n'y apporte aucun argument vif, aucune raison concluante. Voici, par exemple, ce que dit M. Limayrac de l'amnistie polonaise :

« Gardons-nous de conclure que le décret du 12 avril soit un acte inutile et une lettre morte ! L'amnistie témoigne des sentiments nobles et éclairés de l'Empereur Alexandre II : Nous aimons à croire que c'est un premier pas dans la voie où l'appellent les grandes puissances d'accord pour conseiller amicalement une politique qui assure d'une manière stable la tranquillité intérieure de la Russie et le repos

de l'Europe. L'amnistie n'est pas une solution : c'est l'espérance d'une solution. »

Brid'oisson ne dirait ni mieux ni pire. J. REBOUX.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 15 avril.

Le Times est charmé de ce que la France et l'Angleterre ne considèrent pas l'amnistie suffisante. Il dit qu'il est du devoir des puissances médiatrices d'insister afin de forcer la Russie à accorder à la Pologne des institutions conformes aux traités de 1815.

Berlin, 15 avril.

Le comité révolutionnaire annonce que l'insurrection ne déposera pas les armes avant d'avoir obtenu l'indépendance de la Pologne. Il défend de payer les impôts et ordonne aux Polonais qui servent dans l'armée russe de passer aux insurgés. Le gouvernement de Grodno annonce que 4,000 paysans ont manifesté l'intention de rentrer dans l'Eglise unie. Le grand-duc Constantin et Wielopolski ne quitteront pas Varsovie.

Vienne, 14 avril.

La Correspondance générale parle de négociations préparatoires entamées au sujet de la candidature du prince Georges au trône de Grèce, entre le prince Chrétien de Danemark et la cour de Munich, et dont les résultats doivent servir de base à une conférence des puissances signataires du protocole de 1831.

Vienne, 15 avril.

La Gazette du Danube, organe semi-officiel, dément la nouvelle donnée par l'Europe que le pape aurait adressé une lettre autographe à l'empereur d'Autriche en faveur de la Pologne.

Vienne, 15 avril.

La princesse Olga de Russie part ce soir.

Berlin, 14 avril.

Des lettres particulières de Varsovie disent qu'on connaissait avant-hier dans cette ville le manifeste relatif à l'amnistie et que cet acte n'avait rencontré dans la population qu'une froide indifférence.

Lemberg, 14 avril.

Des lettres particulières des frontières de la Pologne signalent une nouvelle tentative de violation du territoire autrichien commise par des cosaques près d'Altuarol. Elle a été empêchée par les hussards autrichiens. Plusieurs cosaques auraient été faits prisonniers à cette occasion. Un manifeste du comité central de Varsovie repousse le décret d'amnistie. Un second manifeste engage les populations à s'associer au mouvement insurrectionnel.

Londres, 14 avril.

Sir Georges Cornewal Lavis, ministre de la marine, est mort hier à Harpton-Ranorshire après une indisposition dont rien ne faisait prévoir l'issue fatale.

Alexandrie, 15 avril.

Le sultan a visité les Pyramides et a fait une excursion sur le Nil. Il a fait de grands présents aux princes. Sa Majesté se considère toujours comme l'hôte du vice-roi. Elle n'a fait aucun acte d'autorité. Le sultan partira vendredi.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture.	le 15	le 16	hausse	baisse
3 % ancien.	69.80	69.75	»	» 05
4 1/2 au compt.	97.30	97.10	»	» 20

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Par arrêté de M. le préfet, en date du 12 avril, M. Jules Le Glay, archiviste adjoint, est nommé archiviste du département du Nord, en remplacement de M. Le Glay, son père, décédé.

On nous communique la note suivante :

Le service des postes est compliqué, nous le savons. On doit être indulgent pour les facteurs qui, pour une rémunération insuffisante, font une besogne pénible ; on comprend qu'ils cherchent à l'abréger autant que possible. Cependant il est juste aussi que le public ne soit pas lésé dans ses intérêts.

Je fais une observation à propos des lettres chargées.

Ce mode d'envoi le plus rapide et, en résumé, le plus sûr, est entouré de toutes les précautions et formalités désirables — c'est de toute justice. Ainsi une femme ne peut signer le reçu pour son mari, et réciproquement. C'est peut-être un peu rigoureux et offensant à l'endroit de la confiance conjugale, mais enfin c'est une mesure prudente ; on ne peut en blâmer l'application et le maintien.

La lettre, en outre, doit être portée au domicile indiqué sur l'adresse. Or, un facteur, croyant trouver le destinataire autre part que chez lui, soit dans la maison de commerce où celui-ci travaille, soit dans un lieu public, au café, a-t-il le droit de lui porter la lettre chargée ?

Il peut arriver que le destinataire, n'étant pas où le facteur croyait le trouver, celui-ci rapporte la lettre au bureau si la maison où elle est adressée n'est pas dans sa circonscription ; un autre facteur la reprend dans une tournée postérieure et elle arrive à destination quelquefois 4 et 5 heures après l'arrivée du courrier.

Or, admettons ceci : qu'on attende des fonds pour payer un billet à ordre ; que le délai donné par la Banque soit dépassé ; qu'il y ait protêt, qui supportera les frais ? sans compter le dommage causé par un paiement tardif.

Je viens d'être témoin d'un fait semblable et je vous prie de le signaler car il est de nature à entraîner des conséquences très graves, surtout dans une ville où ce cas peut se présenter chaque jour.

UN ABONNÉ.

Nous avons essayé de décider la jeunesse de Roubaix à organiser une cavalcade au profit d'une bonne œuvre que toute la France approuvait. Cette cavalcade n'a pu avoir lieu pour des raisons que nous n'avons pas à discuter.

Les journaux de Lille annoncent que des jeunes gens de Roubaix et de Tourcoing se font inscrire pour faire partie du cortège des Fêtes de Lille. Cela prouve une fois de plus combien ces sortes de fêtes sont populaires dans nos deux villes.

On parle d'une fête équestre qui aurait lieu à l'occasion de l'inauguration des eaux de la Lys. Roubaix ne restera pas en dessous d'une réputation justement acquise.

Voici en quels termes un journal de Paris annonce l'arrivée du docteur Hermann et ses prochains débuts à l'Hypodrome :

« On se souvient du défi jeté par Crockett à tous ses confrères et rivaux. Parmi les plus pressés à relever le gant, Hermann, nous l'avons dit, offrit non-seulement d'entrer en relation avec les lions du dompteur anglais, mais encore d'amener dans leur cage six autres lions escortés d'ours et d'hyènes. Il va bientôt arriver à Paris, ce posteur, avec son aimable troupeau. Le directeur de l'Hypodrome l'engage pour une série de représentations, et, le 25 avril, il fera ses débuts devant le public parisien, en compagnie d'un sien ours, dont la

blancheur et la férocité ne laissent rien à désirer.

Hermann est le premier, dit-on, qui ait risqué le tête à tête avec ces animaux surnois, dont l'insociabilité est proverbiale. Héritier d'une grande fortune, l'éducation des lions et des ours est pour lui non une profession, mais un passe-temps ; c'est un amateur, c'est pour la gloire et le plaisir qu'il se chargeait, par exemple, à Brème, des fonctions de professeur dans la grande ménagerie de son beau-frère, M. Schmidt. On fait bien ce que l'on fait librement. Qui ne voudrait applaudir ce volontaire de l'art, cet artiste gentleman, ce dompteur en manchettes ?

Au marché aux grains de Lille, d'hier, il y a eu une baisse moyenne de 0 fr. 03 c. à l'hectolitre.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 20 avril, à 8 heures du soir.

MÉTAUX.

Historique. — Vertus spécifiques de quelques métaux. — Opinion singulière des Indiens et des Chaldéens sur les métaux. — Art sacré ou divin. — Pierre philosophale. — Panacee universelle. — Souffleurs. — Henri I^{er} duc de Bouillon et Rose-Croix. — Le marquis de Saint-Germain, Price et Joseph Balsamo, comte de Cagliostro. — Stahl et sa théorie phlogistique.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 22 avril, à 8 h. du soir.

Marche de rayons lumineux entrant par une surface sphérique dans un milieu indéfini.

Vérifications expérimentales. Lentilles. — Direction de rayons lumineux dans les lentilles convergentes et dans les lentilles divergentes. — Images.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX

Du 6 au 12 avril 1863 inclus.

NAISSANCES.

20 garçons, 30 filles.

MARIAGES.

Du 6 avril. — Entre Louis-Joseph Horent, cabaretier, et Catherine-Joseph Mahieu, cuisinière. — Etienne-Florentin Jourdeuil, voyageur de commerce, et Léopoldine-Félicité Dullos, sans profession. — Du 8. — Louis-Alphonse-Joseph Dumoulin, marchand mercier, et Camille-Joséphine Catalain, sans profession.

DÉCÈS.

Du 6 avril. — Pauline-Adèle Dansette, 34 ans, ménagère, épouse de Jean-François Hespel, rue de Tourcoing. — Charles-Joseph Brocart, 41 ans, rue de Mouvaux. — Flore Leblon, 36 ans, journalière, célibataire, Epeule. — Prosper-Auguste Avetant, 42 ans, ramoneur de cheminées, célibataire, rue de l'Empereur. — Adèle Hespel, 26 ans, ménagère, épouse de François-Joseph Etienne, Tilleul. — Julie-Virginie Delerue, 62 ans, rentière, épouse de Louis-Joseph Lecomte, rue Neuve. — François Mourman, 40 ans, journalier, célibataire, Hôpital.

Du 7. — Alexandre Mazure, 35 ans, ménagère, épouse d'Amand Vanwalleghem, Hôpital. — Louis Desmettre, 35 ans, journalier, célibataire, Hôpital. — Elou-Joseph Turpin, 61 ans, journalier, époux de Catherine Leclercq, rue des Longues-Haies. — Louis-Joseph Cornille, 56 ans, fleur, époux de Florine-Joseph Beaudoux, rue St-Laurent.

Du 10. — Florine-Clémence Watine, 32 ans, sans profession, célibataire, rue Pélat.

Du 11. — Louis-Joseph Ducateau, 81 ans, propriétaire, célibataire, rue de Blanche-Maille.

Plus 8 garçons et 12 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

CORRESPONDANCE.

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 15 avril 1863.

Avant-hier, vers trois heures, l'Empereur est allé visiter l'église de Rueil où se trouve le tombeau de la reine Hortense ; il était accompagné d'un seul officier d'ordonnance, M. Dupont, lieutenant de vaisseau. L'Empereur est rendu à la gare du chemin de fer de l'Ouest sans aucune escorte et dans une voiture non armée ; il a pris deux billets au guichet et est allé se placer dans le wagon des fumeurs. Les employés des chemins de fer, soit par distraction, soit d'après les ordres reçus ont gardé la plus grande réserve, en sorte que la plupart des voyageurs du convoi qui partait à trois heures pour Saint-Germain, n'ont pas soupçonné la présence de l'Empereur.

Sa Majesté est rentrée à cinq heures et demie à Paris. Cette fois, les administrateurs étaient à leur poste et sont venus le saluer au débarcadère.

Le Corps législatif, qui a jusqu'ici adopté les articles du projet modificatif du Code pénal, jusqu'à l'article 463 exclusivement, discutera vendredi ce dernier article, qui contient une limitation notable du système actuel des circonstances atténuantes, ainsi que les divers articles qui, par suite de votes de rejet, ont été renvoyés à la commission et doivent être de nouveau soumis à la délibération publique.

Au Sénat, M. de la Guéronnière a lu le rapport sur la pétition de M. Darimon, relative à la discussion des séances législatives. La commission propose la question préalable sur une question d'inconstitutionnalité et l'ordre du jour sur la demande d'interprétation de la Constitution. La discussion aura lieu ultérieurement.

Toutes les dépêches reçues depuis hier, soit de Prusse soit de Cracovie, concordent à constater que l'amnistie est rejetée unanimement par les insurgés.

Aujourd'hui bien qu'il y ait plusieurs dépêches de Pologne, le Moniteur ne les mentionne pas dans son bulletin politique. Cette abstention est diversement appréciée.

Un télégramme de Cracovie, (polonais) fait savoir qu'à Borzenym, les insurgés ont essayé un grand désastre. La lutte a été obstinée et très sanglante. Plusieurs officiers polonais et le commandant Cieszkowski y ont péri. Le comité révolutionnaire de Varsovie a divisé le royaume en 23 cercles, devant fournir 400 hommes chacun et un certain chiffre d'impôts.

Pour toute la correspondance : J. REBOUX.

FAITS DIVERS.

On lit dans l'Union :

« Lors que le Fils de Giboyer fit sa première apparition sur la scène de Dijon, il y fut accueilli, comme dans beaucoup d'autres localités, par des huées et des sifflets, et là aussi, comme cela s'est vu en maintes autres villes, la police fit de grands efforts pour rendre impuissante cette opposition des gens de goût et de bon sens. L'intervention des agents municipaux amena naturellement des expulsions de la salle et des arrestations. »

Parmi les personnes arrêtées et placées sous les verrous de l'ordre public, figuraient les jeunes rejetons d'une des plus honorables familles de la Bourgogne, les deux fils de M. le comte Vesvrotte. Mais il paraît que ces arrestations avaient eu lieu avec des circonstances tellement insolites, qu'une plainte en abus de pouvoir a été portée contre le commissaire de police Chapelon, qui les avait opérées. Quoique les faits ne nous soient pas par-

chose. » Et elle lui fit part du résultat de la dernière consultation.

« Cela était inévitable, répondit-il. La science humaine est impuissante à restaurer une organisation si incomplète. Je l'ai dit au docteur Lamoute dès la première saison que vous avez passée à Vichy. Vous avez fait maintenant tout votre possible. »

« Oh ! si je pouvais faire davantage ! s'écria-t-elle inondée de larmes. »

« Pour Edmond, c'est impossible ! Tout, tout, absolument tout serait vain. Soyez en bien convaincue. »

« Voulez-vous me graver cette conviction dans l'esprit à coups de marteau ? — Oui, Berthe ; il faut d'abord que vous vous l'inculquiez profondément pour pouvoir vous décider ensuite. »

« A quoi ? » demanda-t-elle en le regardant avec surprise.

« Au lieu de répondre à cette question, il reprit : — Berthe, vous rappelez-vous qu'à Vichy, au moment de notre premier adieu, je vous dis, vaincu par la douleur et la joie : je t'aime ? »

« Oui, répondit-elle d'un ton grave. »

« Ce que j'ai dit une seule fois, avec la conviction la plus profonde, quand même je ne le répéterais jamais, c'est comme si je l'avais dit mille fois. Me croyez-vous ? »

« Oui. — Alors, avec effroi, avec colère, avec indignation, que sais-je ! vous me répondîtes :

« Je ne veux aimer personne, pas même vous ! Depuis, vous n'avez pas cessé une minute d'être présente à mes yeux et de remplir mon âme ; je vous ai constamment observée, analysée, et j'ai reconnu dans votre être un chef-d'œuvre

de la création de Dieu. Alors j'en suis venu à vous aimer d'un amour surhumain

— pardonnez-moi ce mot orgueilleux — je veux seulement dire autrement que d'habitude nous n'aimons les femmes. Croyez-vous cela ? »

« Oui. — Et votre déclaration d'alors est-elle encore vraie ? »

« Non. Je vous aime. Je ne voulais aimer personne ; mais à votre égard, la volonté n'a pas suffi. Bref, je vous aime, et si je le dis, ce n'est que pour répondre à votre question, et non pour vous faire un aveu surprenant. »

« Votre main, Berthe ! » Elle la lui donna, et il poursuivit : « Veux-tu être à moi, entièrement et avec sincérité ? »

« Je ne mens jamais, Cyrille, ni en paroles, ni en actions. »

« O mon ange ! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras, le moment est donc venu où tu reconnais que la place n'est pas à côté d'un enfant-veillard qui dévore ta vie sans en jouir, mais à côté de moi, de l'homme dont l'amour profond est payé de retour. Jusqu'ici tu n'as connu que les chagrins, et de toutes les qualités dont le Ciel s'est montré prodigue envers toi, tu n'as pu pratiquer que la patience et la résignation. Déploie maintenant tes ailes et envoie-toi, ma Berthe, au-dessus des angoisses de la vie, dans les régions du bonheur... Non pas du bonheur comme le monde l'entend, fardé, doré à la surface, sans souffrance et sans cœur. Non, Berthe, je ne t'offre point ce bonheur-là, mais celui qui existe entre deux personnes sérieuses, mais un bonheur tout à fait intime, déployant les facultés les plus élevées et les plus délicates, riche en joies, en douleurs, comme il plaît à Dieu, mais riche, très-

riche, et non pas pauvre et misérable comme notre vie actuelle. »

Il avait joint les mains sur la tête de Berthe et pressait doucement cette tête chérie contre sa poitrine. « Réponds-moi donc ! ajouta-t-il d'une voix suppliante. »

« Continue, Cyrille ; je n'ai jamais entendu la voix d'un être humain heureux, enivré d'amour, et elle est ravissante... ta voix ! »

« Enfant, tu n'entends rien à l'amour, si tu veux qu'il s'exprime encore en paroles, murmura-t-il. Le silence est plus éloquent ; regarde moi. »

Elle releva lentement la tête.

« Berthe ! s'écria-t-il avec angoisse, pourquoi cet air si triste ? Tu me fais frissonner... Tu m'aneantis. Parle ! tu m'aimes, n'est-ce pas ? Eh bien ! je n'en demande pas davantage. »

« Tu n'exiges point que je quitte Edmond pour toi ? demanda-t-elle d'une voix sourde ; que j'agisse comme la pauvre Anna ? que je me parjure devant Dieu ? que je déserte lâchement la place qu'il m'a assignée parce que je suis précisément celle qui peut la remplir ? Tu n'exiges point cela, Cyrille ? »

« Je t'exige, au contraire ! s'écria-t-il avec désespoir. Mais, en me satisfaisant, tu ne seras ni infidèle, ni lâche ; car le lien qui existe entre Edmond et toi n'en est pas un, n'ayant point pour base la réciprocité indispensable pour lui conserver force de loi. Ce lien te fait sa gardienne, son chargé d'affaires, son secrétaire, mais non pas ce que tu devrais être : sa femme. Si tu ne reconnais pas cette vérité, tu commets un crime contre toi-même et contre moi ; car, sans toi, je suis mille fois plus malheureux qu'Edmond ne peut jamais l'être. »

« J'y réfléchirai, Cyrille ; je ne demande qu'à me conduire selon la justice. »

« Je le sais bien ; il t'est même impossible d'agir autrement, car l'injustice est ton ennemie mortelle. Mais songe que ta position est tout exceptionnelle ; qu'il n'y a plus d'injustice là où la loi n'est pas applicable. »

« Sophiste ! dit-elle avec un sourire mélancolique. »

« Réfute-moi, je t'en prie. »

« Tentateur ! Je ne trouve ni pensées ni paroles pour te réfuter ; mais, mon Cyrille, je suis triste, oh ! d'une tristesse mortelle ! »

Elle se mit à marcher lentement dans la pièce, puis tout à coup s'écria :

« Cyrille ! je vais te rappeler les paroles de l'Écriture sainte : « Et le diable le prit et le porta sur une montagne fort haute. Il lui montra tous les royaumes du monde avec la gloire qui les accompagne, et lui dit : Je vous donnerai tout ces ces choses si, en vous prosternant, vous m'adorez. Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ! car il est écrit : vous adorez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent et le servirent. »

Cyrille tomba à ses pieds en disant : « Le Ciel te garde, Berthe, et il a raison. A sa place, je ne t'abandonnerais jamais non plus. »

« En ce moment retentit un violent coup de sonnette. »

« O mon Dieu, Edmond est malade ! s'écria Berthe consternée, et elle s'enfuit. En effet, le marquis avait un accès, ni plus ni moins fort que d'habitude ; mais sa femme trouva le sort bien injuste de lui envoyer cette épreuve juste en ce mo-

ment, pour la précipiter du paradis que lui ouvrait l'amour de Cyrille et la rejoindre dans sa sombre prison, près du lit de douleur d'un être qui n'avait pas le moindre pressentiment de son martyre, de ses tortures à cause de lui. Cependant, comme de coutume, elle ne le quitta pas ; elle passa la nuit entière au chevet d'Edmond.

Quelle nuit ! Avait-elle duré l'espace d'une nuit ordinaire, d'une minute d'un siècle ? Berthe n'en savait rien quand parut le jour tardif ; elle avait tout oublié en songeant à Cyrille. Elle était fatiguée de corps et d'esprit, brisée par les combats et les émotions. Elle se leva pour se retirer dans sa chambre et tâcher de dormir. Mais, comme elle se dirigeait lentement et à pas de loup vers la porte, Edmond s'éveilla de sa léthargie, s'écria avec angoisse et l'air hagard : « Berthe, je t'en prie, ne t'en va pas, Berthe ! »

« On eût dit un enfant suppliant sa mère de rester auprès de son berceau jusqu'à ce qu'il fut endormi, parce qu'il avait peur de demeurer seul dans l'obscurité. »

M^{me} LA COMTESSE HAHN-HAHN.

(La suite au prochain numéro.)

Place St-Martin.

GRAND SALON DES VARIÉTÉS.

Loge n° 1 éclairée par 100 becs de Gaz. M. PHILIPPE, Physicien-Prestitigeur, dont la réputation s'étend chaque jour, donnera le Dimanche 12 mars la première grande séance.

Prix des places : Premières, 1 fr. ; secondes, 50 c. ; troisièmes, 25 c.